

Partie remise

Pierre Lavoie

Numéro 88 (3), 1998

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/16418ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

ISSN

0382-0335 (imprimé)

1923-2578 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Lavoie, P. (1998). Partie remise. *Jeu*, (88), 23–26.

Partie remise

[...] Et quand il s'agit du répertoire, nous avons préféré les points de vue audacieux.

Marie Gignac et Brigitte Haentjens

Un Hamlet de feu et de glace, une *Tempête* en 3D

Audacieuse, certes elle l'était la production d'*Hamlet* du metteur en scène lituanien A. Eimuntas Nekrosius. Nul ne le contestera, d'autant plus que le rôle éponyme avait été confié à Andrius Mamontovas, une jeune rock-star lituanienne qui n'avait jamais joué au théâtre. Merveilleuse, *la Tempête* du metteur en scène québécois Robert Lepage aurait dû l'être. Malheureusement, en dépit du rôle de Prospéro confié au talentueux Paul Hébert, ce spectacle se sera surtout révélé ennuyeux.

Hamlet, LIFE – Lithuanian International Theatre Festival (Lituanie). Photo : Maurizio Buscarino.

Dans la Série Shakespeare, composée de ces deux seuls spectacles, si la venue de la compagnie LIFE – Lithuanian International Theatre Festival constituait un véritable coup d'éclat – ce spectacle a été présenté sur plusieurs scènes européennes et la mise en scène des *Trois Sœurs* de Tchekhov, du même Nekrosius, avait été l'un des hauts faits du dernier Festival de théâtre des Amériques –, la sixième mise en scène de *la Tempête* par Robert Lepage n'aura guère été qu'un coup de baguette magique mal asséné.

Ce ne sont pas les quelques images en trois dimensions qui auront permis à Robert Lepage de présenter une lecture renouvelée de la pièce de Shakespeare. Leur impact (le bateau, les corps qui flottaient au-dessus de la salle) s'atténuait rapidement sous l'effet de la répétition. S'attaquer pour la sixième fois à un tel monument présuppose, me semble-t-il, un désir inassouvi, un besoin irraisonné de comprendre l'univers magique dans lequel l'auteur a livré la somme de ses réflexions, y dévoilant la grandeur et la faiblesse humaines, le sublime et le grotesque, le tragique et le comique, l'Ancien et le Nouveau Monde, l'amitié et la trahison, l'amour et la haine.

« Chaque fois que je pense à Prospéro, je revois la tête de Léonard de Vinci telle qu'elle apparaît sur son dernier autoportrait¹ », soulignait Jan Kott, célèbre commentateur de l'œuvre

1. Jan Kott, *Shakespeare notre contemporain*, Verviers, Gérard & Co, coll. « Marabout Université », n° 72, 1965, p. 300.



shakespearienne. « Shakespeare a créé dans *la Tempête*, poursuit-il, un personnage que l'on peut comparer à Vinci, tandis que la figure tragique de Léonard de Vinci permet de mieux comprendre la figure tragique de Prospéro². »

Dans la superposition de ces deux figures réside peut-être la clé de l'intérêt de Robert Lepage pour *la Tempête*, lui qui avait si brillamment incarné la figure de Léonard de Vinci dans *Vinci*, spectacle solo créé et interprété par Robert Lepage lui-même³. Je souscrirais volontiers à une septième interprétation de sa part, si elle s'orientait dans la voie dévoilée par Jan Kott.

Dans l'entrevue que Robert Lepage accordait à Yannick Legault dans le programme de la pièce⁴, sa réflexion sur Shakespeare et *la Tempête* apparaît beaucoup plus complexe et raffinée que ce qu'il a bien voulu nous en livrer sur la scène du Trident, dans une production où le manque de tension était manifeste et la direction d'acteurs pour le moins absente. J'espère profondément que ce n'est que partie remise...

Le *Hamlet* de Nekrosius, par contre, ne laissait jamais le spectateur indifférent ou en repos. Si, comme le dit Hamlet, « le théâtre est le piège où je prendrai la conscience du roi », celle du spectateur était totalement sollicitée par la violence de l'univers scénique et onirique présenté, ainsi que par le jeu débridé, exacerbé des magnifiques comédiens de Nekrosius.

Dans un univers glauque et lugubre, où se découpent parfois le blanc, le vert et le rouge des costumes d'Hamlet, d'Ophélie et de Gertrude, tissant des liens charnels visibles entre Hamlet, sa mère et sa « fiancée », prédominent le feu et l'eau qui se heurtent dans un amalgame détonnant (ce candélabre formé de chandelles allumées et de cubes de glace), le minéral et le végétal ou l'animal (cette énorme lame circulaire où est suspendu le manteau de fourrure du père d'Hamlet ; une vieille presse d'imprimerie en bois en regard d'un praticable et de chaises en métal), ce qui crée ainsi un monde scénique où l'aspect moderne de certains objets et de certaines scènes dialogue avec la vision brutale et primitive qui se déploie tout au long des quatre heures que dure la représentation.

Difficile de parler brièvement de ce spectacle où tout concourt à une réussite exceptionnelle : le jeu puissant des interprètes, sans retenue, jeu athlétique et physique, parfaitement maîtrisé, interprètes à la voix puissante, modulée ; l'étrange présence de



70 Hill Lane, Improbable
Theatre (Grande-Bretagne).
Photo : Sheila Burnett.

2. *Loc. cit.*, p. 301.

3. Voir le dossier consacré à ce spectacle dans *Jeu* 42, 1987.1, p. 85-126.

4. Yannick Legault, « Entrevue avec Robert Lepage », *Programme* du Théâtre du Trident, n° 149, Québec, avril 1998, p. 10-11.

l'interprète d'Hamlet, Andrius Mamontovas, chanteur rock, dont le jeu n'est pas sans rappeler le côté charnel et ludique d'un Marc Béland ; la scénographie éclatée, « furieuse », dont la portée symbolique mériterait à elle seule une analyse détaillée ; la mise en scène onirique, paradoxale d'Eimuntas Nekrosius, fondée sur la frénésie, un humour noir dévastateur, une lucidité implacable. Bref, non seulement un grand moment de théâtre mais de vie, éclairée par une vision paroxystique, hallucinée, « pleine de bruit et de fureur ».

Vive la France !

« Audace, innovation, création, invention », tels sont quelques-uns des termes utilisés par les directrices artistiques dans le programme officiel du 4^e Carrefour international de théâtre de Québec, Marie Gignac et Brigitte Haentjens, pour présenter leur premier Carrefour.

Réussite indéniable pour la Série France, particulièrement avec *J'étais dans ma maison et j'attendais que la pluie vienne* de Jean-Luc Lagarce, mis en scène par Stanislas Nordey, et *Pereira prétend* d'Antonio Tabucchi, adapté et mis en scène par Didier Bezace, deux textes puissants, intenses, bouleversants, interprétés par des comédiennes et des comédiens hors pair, mis pleinement en lumière par des mises en scène sobres et engagées au service de la parole, sans concession à un formalisme creux, vide de sens, à un esthétisme outrageusement spectaculaire.

Si *le Cri du caméléon* de Josef Nadj, d'après le roman *les Surmâles* d'Alfred Jarry, relevait davantage des arts du cirque que du théâtre ou de la danse – spectacle, au demeurant, captivant et éblouissant –, *Quel est ce sexe qu'ont les anges ?* d'Eugène Durif, d'après Jean-Pierre Brisset, constitue une logorrhée verbale, axée sur la déconstruction du langage et du sens, qui m'est apparue quelque peu artificielle.

L'Hiver – Winterland, Carbone
14 (Montréal). Photo : Cylla
Von Tiedemann.



Dans la Série Création⁵, une réussite : une *Salle des loisirs* (texte de Reynald Robinson, mis en scène par Claude Poissant⁶) débridée, tragi-comique, interprétée avec fougue et passion par une équipe talentueuse, dont une Louise Bombardier déchaînée. Un échec : un *Ecce Homo* (écrit et mis en scène par Michel Nadeau) lourd, boursoufflé, dénonciateur de la guerre et de la folie meurtrière des hommes, présenté dans un trop-plein d'images et de réminiscences mal maîtrisées, insuffisamment digérées. Une autre réussite : un *70 Hill Lane* de

5. Je n'ai pu voir, dans cette série, le spectacle *Possible Worlds*.

6. Voir l'excellente critique de Pierre L'Hérault, « L'odeur du père », dans *Spirale*, Montréal, mars-avril 1998, p. 20.

Phelim McDermott de l'Improbable Theatre, ingénieux et généreux (mis en scène par Lee Simpson et Julian Crouch), récit initiatique joué et raconté par son auteur lui-même, qui marque la perte de l'innocence, du passage à l'âge adulte, le tout à l'intérieur d'une maison hantée, recrée sur scène grâce à la magie toute simple de quelques rouleaux de *scotch tape*, une sorte d'analyse à la Woody Allen, mais à l'anglaise. Un autre échec : un *Showtime* de Tim Etchells, de Forced Entertainment, qui m'a laissé de marbre, totalement indifférent à ce spectacle déconstructif, qui se prétendait certes original, de par son esthétique surréaliste, mais dont la réflexion, le questionnement sur la société du spectacle m'est apparu creux, insupportable de vacuité.

Enfin, devant *l'Hiver – Winterland* de Gilles Maheu et de Carbone 14, je suis demeuré non de marbre mais de glace. Ce beau diaporama de cartes postales, clichés sans doute évocateurs, m'a semblé sans âme. Ce « poème visuel », inspiré de l'œuvre d'Émile Nelligan, ne rendait tout simplement pas justice à l'immense talent créateur de Gilles Maheu.

Dans la Série Famille, seul *Des pas dans la nuit* du Speeltheater Gent de Belgique m'a séduit par le travail sans prétention des interprètes, allié à une mise en scène qui réussissait à marier harmonieusement théâtre et cinéma dans cette adaptation d'une nouvelle de Georges Simenon. Il est malheureux qu'aucune compagnie québécoise n'ait été invitée dans cette série. Sans doute étaient-elles toutes au rendez-vous des Coups de théâtre, à Montréal, qui se déroulaient presque au même moment⁷...

Dans la Série Nouvelle Garde, je n'ai pu voir que trois spectacles, dont *Éros* et *Thanatos* du Théâtre des Moutons Noirs, dont le traitement primaire, sous le couvert d'une recherche formelle alliant le cinéma au théâtre, n'avait d'égal que l'enflure médiatique qui a suivi la reprise de *Thanatos* et précédé la création d'*Éros*.

En ce qui concerne le « cabaret décollé pour psychanalyste plongeant », *les Enrobantes*, du Théâtre Pupulus Mordicus (texte de Marie-Christine Lê-Huu et mise en scène de Gill Champagne), spectacle de marionnettes pour adultes, manipulées à vue, dans lequel les héros, Sigmund Freud, Carl Gustav Jung et Melanie Klein, sont aux prises non seulement avec leurs fantasmes mais aussi avec la Gestapo, j'y ai pris un grand plaisir, à cause de la qualité d'interprétation (les manipulateurs revêtaient également la personnalité et l'aspect physique des personnages-marionnettes), de la réalisation et de la manipulation des marionnettes, ainsi que du caractère à la fois divertissant et rafraîchissant de ce cabaret qui, sous des dessous loufoques, n'en suscitait pas moins une certaine réflexion.

Un bilan mitigé, oui, mais un Carrefour prometteur pour l'an 2000. **■**

7. Voir également, dans cette rubrique, l'article de Guylaine Massoutre sur *Pescetopococodrillo*, spectacle du Teatro Gioco Vita présenté au Carrefour dans la Série Famille, après les représentations à la Maison Théâtre. NDLR.